

BIG SUR
ET LES ORANGES DE JÉRÔME BOSCH

DU MÊME AUTEUR

CHEZ BUCHET/CHASTEL

Le Colosse de Maroussi
Le Sourire au pied de l'échelle
Aller-retour New York
Un diable au paradis
Peindre c'est aimer à nouveau
J'suis pas plus con qu'un autre

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

La Crucifixion en rose, Sexus, Plexus, Nexus, Éditions Christian Bourgois,
1996, 1999.
Tropique du Capricorne suivi de *Tropique du Cancer*, Éditions Stock,
2005.

HENRY MILLER

BIG SUR
ET LES ORANGES
DE JÉRÔME BOSCH

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Roger Giroux

BUCHET • CHASTEL

Titre original : *Big Sur and the Oranges of Hieronymus Bosch*
© 1957 by New Directions
The Estate of Henry Miller. All rights reserved.

Pour la lettre : © Estate of Henry Miller, 2012.

Et pour la traduction française : © Libella, Paris, 2018.

ISBN : 978-2-283-02836-0

NOTE DE L'ÉDITEUR

Henry Miller s'installe durablement à Big Sur en 1947. Il y pose ses bagages après un long voyage qu'on pourrait faire remonter à 1930, date à laquelle il quitte les États-Unis pour Paris. L'écriture le travaille, l'Amérique le révulse, le monde tel qu'il va l'interpelle, et c'est en Europe qu'il poursuit sa quête intranquille, entre illuminations, bohème et tourments amoureux. Le point d'orgue de ce périple, ce sera la Grèce, terre aride et poétique qui insuffle à Miller une énergie renouvelée dont vibrent les pages du *Colosse de Maroussi*. La seconde guerre mondiale viendra bouleverser le cours des choses et poussera Miller, entre autres raisons, à rentrer aux États-Unis : il y voyagera un temps, rassemblant ses impressions dans ce qui deviendra *Le Cauchemar climatisé*, puis décide de s'installer en Californie, aux abords d'Hollywood. Alors que ses livres restent censurés dans son pays, ils continuent de gagner en notoriété en Europe. À lire ses textes et ses correspondances, on le croirait comme exilé dans sa propre patrie.

Mais soudain, il découvre Big Sur – où il séjourne régulièrement dès 1944 – et tombe sous le charme de l'isolement des lieux, du paysage abrupt, de l'étonnante communauté qui s'y côtoie ; dans cette Amérique en marche vers une modernité folle et un

BIG SUR ET LES ORANGES DE JÉRÔME BOSCH

consumérisme que Miller abhorre, il a de fait trouvé son endroit, son havre de paix. Il y vivra une quinzaine d'années – rythmées de voyages à l'étranger –, et retrouvera chaque fois les lieux avec une joie non feinte. Il y écrira beaucoup – des lettres et des livres – jusqu'à faire du lieu un sujet d'écriture en lui-même. Ce sera *Big Sur et les oranges de Jérôme Bosch*, récit de l'existence à la fois recluse et extrêmement riche qu'il mène sur « son rocher », selon ses propres mots. Comme ailleurs auparavant, Miller y poursuit une quête : *Big Sur et les oranges de Jérôme Bosch* prolonge et approfondit la réflexion entamée avec *Le Colosse de Maroussi*. Car au-delà des anecdotes, des emportements de Miller et du récit de ses amitiés, s'y niche la question centrale de son œuvre : comment faire vivre l'extase poétique et la liberté qui l'accompagne – ce que Miller, me semble-t-il, place au cœur de notre humanité – dans un monde que la modernité asservit ?

Miller, avec ses convictions et ses doutes, ne cesse de tenter d'y répondre. Et c'est encore et toujours cette question qui le taraude lors de son voyage en France en 1953, comme l'illustre si bien la très belle lettre à Maurice Nadeau que nous avons choisi de reproduire ici. Tout y est : l'aspiration d'un homme à dépasser sa condition, à s'affranchir et à penser l'affranchissement de tous les hommes, mais aussi l'aspiration d'un homme à écrire, à faire éclore de cette liberté conquise l'une de ses formes les plus pures : la littérature.

LETTRE À MAURICE NADEAU¹

Mercredi
Chez Michel Simon

6 février 1953
[en français]

Chers amis,

Conscient de ma promesse j'essaie d'écrire quelque chose pour votre revue. J'ai fait dix pages à la main (avec plume) mais je ne crois pas que j'ai bien fait. Je tourne en ronde, il me semble. Si je peux trouver une machine à écrire ça va mieux peut-être. Je ne peux écrire que des lettres avec le stylo. La nuit, au lit, j'écris tout le temps. Mais le matin – vide. Mais cela indique, n'est-ce pas, qu'il y a quelque chose qui travaille en moi. Je ne suis pas tout à fait « fada ».

Je suis divisé en deux. Une partie de moi est à Big Sur. Et l'autre dort. Cela m'agace mais je ne peux rien contre. Je regarde

1. Lettre extraite de Henry Miller, *Lettres à Maurice Nadeau* (1947-1978), Éditions Buchet/Chastel, 2012.

Miller et sa compagne sont en voyage en Europe, en 1953. Ils viennent de résider plusieurs semaines chez les Nadeau, et poursuivent leur séjour chez différents amis. Miller s'est engagé à écrire des articles pour la revue de Nadeau, mais il cale. Ce courrier évoque sa détresse mais aussi, plus largement, son idée de la littérature et des conditions qu'elle requiert.

les hommes, les choses, les événements et je les critique. Et ceci tout contre mon gré. C'est le diable qui m'a pris par le cul. À Monte-Carlo un jour j'ai regardé le tir aux pigeons – un jeu pour les riches qui me dégoûte. Mais tout d'un coup j'ai vu les travailleurs qui courent après les pigeons, après chaque coup de feu – et je me disais – « Si seulement on peut me donner un travail comme ça ! Je voudrais courir, m'exercer, avoir de quoi faire. » Drôle, quoi !

Mon rythme quotidien est brisé et je ne peux m'habituer à ne rien faire. Je comprends *au fond* la misère des riches. Mais c'est bien dégueulasse de ne pas rompre avec ses habitudes. C'est la première chose que les gurus (aux Indes) inculquent. Être libre. Il ne faut plus être esclave aux habitudes. Alors, je me maudis.

Tout ceci me fait rappeler de votre activité et celle de Georges. C'est inouï ce que vous accomplissez dans une journée. De ne pas parler de Marthe et tout ce qu'elle fait. Et à la fin (de mes réflexions) je me dis toujours – à quoi bon tout cela ? Oui, il faut vivre. Oui. Ouais ! Mais par « vivre » nous entendons tellement plus, n'est-ce pas ? C'est en quittant mon rocher (mon Paradis, que je dis) que je me rends conscient comment les gens se tuent pour gagner leur vie. Chez nous moi aussi j'ai travaillé comme un fou, mais peut-être sans s'apercevoir. J'étais toujours libre – libre de crever de faim, si je voudrais. Mais une fois dans le monde on voit qu'on n'a même pas cette liberté. On s'est enchaîné sur une roue qui tourne, à perpétuité.

Je lis des écrits de Napoléon. Fort intrigants. Cette idée d'unifier l'Europe, de forcer la solution, cela revient tout le temps. De soi le peuple ne fera jamais rien. Et ceux qui ont les solutions (surtout des solutions idéales) nous mènent à la ruine. Tout finit par le compromis et le contraire de ce qu'on a voulu faire. Mais vous connaissez tout cela bien mieux que moi, vous deux.

Ça vous étonne sans doute que je me laisse emporter par de telles réflexions. Mais à ce moment, ayant le luxe, pour ainsi dire, de ne rien faire, de me placer devant le monde comme un visiteur d'une autre planète, ce qui me frappe, et avec une angoisse réelle, est le désespoir complet que la situation mondiale révèle. C'est moi, le désespéré, bien entendu. Si j'avais tous les pouvoirs, toutes les richesses, y compris la sagesse d'un dieu, je ne saurais que faire. Voilà une admission terrible. Bien sûr, je me suis toujours méfié des conseils d'en haut. Et bien sûr j'ai toujours dit qu'il n'y a pas d'entendement qu'entre les pairs. Et si j'ose ajouter que je suis bien content avec ma vie à Big Sur, tout cela n'empêche pas que je souffre – maintenant – comme je n'ai jamais souffert depuis ma jeunesse.

Je parle de la souffrance qui vient de dehors, de l'état des choses – souffrance que j'ai souvent qualifiée comme « une luxe », parce que provenant du loisir, de la pensée, des constatations abstraites.

Je disais que je comprends la misère des riches. Je comprends aussi l'attitude des Bodhisattvas qui choisissent de revenir du Nirvana jusque le dernier homme soit sauvé. « Homme, je me dis, sachez de comprendre ce que c'est que la patience ! » Mais, ma foi, il me semble que Dieu-même n'a pas toujours eu assez de patience. (Au moins, c'est que la Bible laisse savoir.)

Mais pour terminer – autrement il n'y aura plus de fin à cette lettre – laissez-moi vous dire que de plus en plus j'ai envie de me taire. Je vois que la vie est simple, mais ce que je ne comprendrai jamais est comment les gens l'ont compliquée. Là je dérape ou dérouté. Je peux simplifier ma vie à moi mais je ne peux rien dire là-dessus aux autres. Je suis arrivé à un point où on peut me faire des reproches d'être égoïste. Mais je ne le suis pas du tout. J'y suis arrivé parce que tous les autres chemins amènent à un cul-de-sac. J'ai trouvé la sortie. Mais il faut que

BIG SUR ET LES ORANGES DE JÉRÔME BOSCH

je retrouve l'entrée. On se peut sentir libre – mais seul. Voilà un peu mon cas.

Je m'excuse de vous infliger avec tout cela. C'est en vous écrivant que je me libère un peu d'une angoisse qui est tellement insaisissable. Espérons que la prochaine sera d'un autre ton !

Très affectueusement,

Henry Miller

P.-S. C'est drôle d'écrire des choses pareilles chez Michel Simon. Qu'est-ce que je vous aurais écrit d'Eze, alors ?

BIG SUR
ET LES ORANGES DE JÉRÔME BOSCH

à EMIL WHITE
d'Anderson Creek.

Un des rares amis qui ne m'ont jamais laissé tomber.

Je suis persuadé que vivre en ce monde n'est pas une fatigue mais un divertissement, à condition que nous vivions dans la simplicité et la sagesse.

THOREAU

Pour mon angoisse et peut-être pour mon plaisir, j'ordonne les choses selon mes passions... Je mets dans mes tableaux tout ce que j'aime. Tant pis pour les choses – qu'elles s'arrangent pour faire bon ménage entre elles.

PICASSO

Je suis amoureux de la peinture depuis que j'ai pris conscience de son existence, à l'âge de six ans. J'ai fait quelques tableaux que je croyais très bons quand j'ai eu cinquante ans, mais rien de ce que j'ai fait avant l'âge de soixante-dix ans n'avait aucune valeur. À soixante-treize ans j'ai fini par saisir tous les aspects de la nature : oiseaux, poissons, animaux, arbres, herbe, tout. Quand j'aurai quatre-vingts ans j'irai encore plus loin, et je posséderai vraiment les secrets de l'art à quatre-vingt-dix. Quand j'atteindrai cent ans mon art sera vraiment sublime, et mon but ultime sera atteint aux environs de cent dix ans, lorsque chaque trait et chaque point que je tracerai seront imprégnés de vie.

HOKUSAI (*Le Vieillard fou de son Art*)

CHRONOLOGIE

Au début de 1930, je quittai New York avec l'intention de me rendre en Espagne. Mais je n'y suis jamais allé. Je me suis contenté de rester en France jusqu'en 1939, puis je suis parti pour la Grèce prendre des vacances dont j'avais grand besoin. Contraint de quitter la Grèce en 1940 en raison de la guerre, je suis retourné à New York. Avant de me fixer en Californie, j'ai fait à travers l'Amérique un voyage de « cauchemar climatisé » qui m'a pris toute une année. Durant cette période de quelque deux ans et demi, j'ai écrit *Le Colosse de Maroussi*, *Le Monde du sexe*, *Jours paisibles à Clichy*, une partie du *Cauchemar climatisé* et le premier livre de *La Crucifixion en rose (Sexus)*.

En juin 1942, je suis venu m'installer en Californie. J'ai d'abord vécu plus d'un an à Beverly Glen, à deux pas d'Hollywood. C'est là que j'ai rencontré Jean Varda qui m'a persuadé d'aller lui rendre visite à Monterey. J'ai passé plusieurs semaines avec Varda dans sa Grange Rouge, puis, sur sa suggestion, j'ai fait le voyage de Big Sur pour aller voir Lynda Sargent. Lynda habitait alors la cabane de rondins près de laquelle on a bâti depuis le célèbre « Nepenthe ». J'y ai séjourné à titre d'invité environ deux mois, puis Keith Evans, qui était alors mobilisé, m'a offert sa cabane de Partington Ridge. (Sur les instances de Lynda Sargent.) J'y suis

BIG SUR ET LES ORANGES DE JÉRÔME BOSCH

resté de mai 1944 à janvier 1946 ; durant cette période, j'ai fait un bref voyage à New York, je me suis remarié à Denver et je suis devenu père d'une fille, Valentine. Lorsque Keith Evans a été rendu à la vie civile, nous avons dû déménager. En janvier 1946, nous avons loué à Anderson Creek, cinq kilomètres plus bas, un des anciens baraquements de prisonniers situé au bord d'une falaise. En février 1947, nous sommes revenus à Partington Ridge occuper la maison que Jean Wharton s'était d'abord fait construire pour elle. C'est vers la fin de cette année que Conrad Moricand s'est amené ; il est resté trois mois. En 1948, un garçon, Tony, vint au monde.

Partington Ridge est situé à environ vingt-deux kilomètres au sud de la poste de Big Sur et à une soixantaine de kilomètres de Monterey. À part un voyage d'agrément en Europe en 1953, lorsque je me suis remarié, j'habite la côte de Big Sur depuis février 1947.

TOPOGRAPHIE

C'est il y a douze ans que je suis arrivé à Big Sur, un jour de février, sous des trombes d'eau aveuglantes. Vers le soir, après un bain rajeunissant aux sources sulfureuses de Slade's Spring, je dînai avec les Ross dans le curieux pavillon antique qu'ils occupaient alors à Livermore Edge. Ce fut le début de quelque chose qui était plus que de l'amitié. Il serait peut-être plus juste de l'appeler une initiation à un nouveau mode de vie.

Ce fut quelques jours après cette soirée que je lus le livre de Lillian Bos Ross : *The Stranger*. Jusque-là, je n'avais été qu'un visiteur. La lecture de ce « petit classique », comme on l'appelle, m'a plus que jamais décidé à prendre racine ici. « Pour la première fois de ma vie, pour reprendre le mot de Zande Allen, je sentais que j'habitais ce monde où j'étais né. »

Il y a des années, notre grand poète américain Robinson Jeffers a chanté pour la première fois ce pays dans ses poèmes narratifs. Jack London et son ami George Sterling ont souvent exploré la région de Big Sur : ils venaient à cheval depuis la vallée de la Lune. Mais le grand public ignore cette région jusqu'en 1937, date à laquelle fut ouverte la route de Carmel à San Simeon qui longe le Pacifique sur une bonne centaine de kilomètres. En fait, c'était jusque-là une des régions les moins connues de toute l'Amérique.

C'est vers 1870 que les premiers pionniers, de rudes montagnards pour la plupart, vinrent s'y établir. Comme le montre Lillian Ross, c'étaient des hommes qui avaient suivi les pistes des troupeaux de buffles et qui se nourrissaient de viande sans sel. Ils vinrent à pied ou à cheval, et nul homme blanc, pas même les intrépides Espagnols, n'avait posé le pied sur ce sol avant eux.

Pour autant qu'on le sache, les seuls êtres humains qui hantaient ces parages étaient les Indiens Esselen, tribu nomade et de pauvre culture. Ils parlaient une langue qui ne présentait aucune analogie avec les autres tribus indiennes de Californie ou d'ailleurs. Quand les *padres* vinrent à Monterey, vers 1770, ces Indiens parlaient d'une antique cité appelée Excelen qui aurait été le centre de leur civilisation, mais dont on ne découvrit jamais aucun vestige.

Mais je devrais peut-être commencer par expliquer où est située la région de Big Sur. Elle commence un peu au nord de la petite rivière Sur (Malpaso Creek) et s'étend au sud jusqu'à Lucia qui, comme Big Sur, n'est qu'un point minuscule sur la carte. La vallée de Salinas la limite à l'est. En gros, le pays de Big Sur a de deux à trois fois la superficie de la république d'Andorre.

Ici et là, le visiteur remarquera quelques traits de ressemblance entre cette côte, la côte Sud, et certaines portions du littoral méditerranéen ; d'autres lui trouvent une parenté avec les côtes d'Écosse. Mais les comparaisons sont vaines. Big Sur a un climat qui lui est propre et un caractère qui n'appartient qu'à lui. C'est une contrée où les extrêmes se touchent, un pays où l'on a toujours conscience du climat, de l'espace, de la grandeur et d'un silence éloquent. Un exemple entre mille : c'est là que se rencontrent les oiseaux migrants du Nord et ceux du Sud. Et on dit qu'il n'y a pas une contrée des États-Unis qui réunisse une aussi grande variété d'oiseaux. C'est aussi le domaine des séquoias à feuillage persistant ; on les rencontre dès qu'on arrive

par le nord, et on ne les perd de vue que lorsqu'on a franchi les limites sud du pays. La nuit on peut encore entendre hurler les coyotes, et si l'on s'aventure derrière la première crête on peut même rencontrer des lions de montagne et autres bêtes fauves. L'ours grizzli a disparu, mais il faut encore se méfier du serpent à sonnettes. Par temps clair, lorsque le bleu du ciel le dispute au bleu de l'océan, on peut voir le faucon, l'aigle et le busard s'élever au-dessus des canyons immobiles et silencieux. En été, entre les traînées de brouillard, il n'est pas rare de se trouver devant une mer de nuages qui s'étend à l'infini, recouvrant tout l'océan ; à d'autres moments, les nuages ressemblent à de grosses bulles de savon irisées, enjambés sur toute la largeur du ciel par un double arc-en-ciel. En janvier et en février, les collines sont d'un vert intense, presque aussi vertes que l'île d'Émeraude. Les meilleurs mois sont de novembre à février : l'air est frais et vivifiant, le ciel pur, et le soleil encore assez chaud pour qu'on puisse vivre à moitié nu.

De notre perchoir, à plus de trois cents mètres au-dessus de la mer, la vue s'étend sur une bonne trentaine de kilomètres de côte, à l'est comme à l'ouest. La route zigzague comme la Grande Corniche. Par contre, à l'inverse de la Riviera, on n'aperçoit que peu de maisons. Les vieux de par ici, propriétaires d'immenses domaines, ne tiennent pas à voir la région se peupler. Ils désirent par-dessus tout lui conserver son aspect virginal. Combien de temps pourront-ils tenir contre l'envahisseur ? Toute la question est là.

La percée de la route, dont j'ai parlé plus haut, a nécessité d'énormes dépenses ; elle a été littéralement taillée à coups de mines dans les parois de la montagne. Elle constitue maintenant un tronçon de la grande voie internationale qui reliera un jour le nord de l'Alaska à la Terre de Feu. Quand elle sera achevée, l'espèce automobile, comme le diplodocus, aura peut-être

disparu de la surface de la Terre. Mais Big Sur sera toujours là, et en l'an 2000 sa population ne sera peut-être plus que de quelques centaines d'âmes. Peut-être, comme Andorre ou Monaco, formera-t-elle un État indépendant. Peut-être les envahisseurs tant redoutés ne viendront-ils pas de ce continent, mais d'au-delà de l'océan, comme les aborigènes de l'Amérique prétendent l'avoir fait dans le passé. Et s'ils viennent, ce ne sera ni sur des navires ni dans des avions.

Et qui peut dire quand ces terres seront de nouveau recouvertes par les vagues de l'océan ? Géologiquement parlant, il n'y a pas si longtemps qu'elles ont émergé des grands fonds marins. Les flancs de ses montagnes sont presque aussi traîtres que les vagues glacées de l'océan où, entre parenthèses, on ne voit que très rarement une voile ou un nageur hardi, mais où il n'est pas rare d'apercevoir un phoque, une loutre de mer ou un cachalot. La mer, qui semble si proche et si tentante, est d'un accès difficile. Nous savons que les conquistadores furent incapables de remonter le long de la côte, pas plus qu'ils ne réussirent à couper à travers la jungle qui recouvre les pentes. Un pays engageant, mais difficile à conquérir. Un pays qui veut rester intact, pur de toute souillure humaine.

Souvent, quand je suis la piste qui serpente à travers les collines, je m'arrête brusquement pour essayer d'embrasser la splendeur et l'immensité qui enveloppent tout l'horizon. Souvent, quand les nuages s'entassent au nord et que les vagues se couvrent de crêtes d'écume, je me dis : « Voici la Californie dont rêvaient les hommes d'autrefois ; voici le Pacifique que Balboa contempla du haut du pic de Darién ; voici le visage de la Terre tel que le Créateur l'a conçu. »

Que la Terre est admirable – et tous ses habitants ! Bon Dieu, si seulement nous pouvions la voir telle qu'elle est. *Pax vobiscum !*

AU COMMENCEMENT

Dans des temps très anciens, il n'y avait que des fantômes. Au commencement, je veux dire. Si jamais il y a eu un commencement.

Ce fut toujours une côte rocheuse, sauvage, déserte et interdite à l'homme des trottoirs, éloquente et enchanteresse pour les Taliessin. Le fermier ne manquait jamais de déterrer les témoignages de récentes catastrophes.

Il y a toujours eu des oiseaux : les pirates et les boueurs du ciel aussi bien que les espèces migratrices. (Par intervalles passait un condor, immense comme un courrier transocéanique.) Le plumage brillant, ils avaient le bec puissant et cruel. Ils traversaient l'horizon comme des flèches tendues sur un fil invisible. Ils paraissaient heureux de bondir, plonger, virer, fondre. Certains suivaient les falaises et les brèches, d'autres cherchaient les canyons, les crêtes dorées des montagnes, les pics coiffés de marbre.

Il y avait aussi les créatures rampantes, les unes léthargiques comme la Paresse, les autres pleines de venin, mais toutes absolument belles. Les hommes redoutaient plus celles-là que les êtres invisibles qui chuchotaient comme des singes à la tombée du jour.

Avancer dans cette jungle, que ce fût à pied ou à cheval, c'était trébucher à chaque instant sur des pointes, des épines, des lianes, c'était se trouver aux prises, à chaque instant, avec des crochets, des dards, des coups de poignard et des poisons.

Qui habitait ici à l'origine ? Des Troglodytes peut-être. Les Indiens sont venus tard. Très tard.

Quoique jeune, géologiquement parlant, cette terre a un air de vieillard. Des profondeurs de l'océan ont surgi d'étranges formes, des contours uniques et envoûtants. Comme si les Titans des abysses avaient œuvré pendant des éternités pour façonner et modeler la terre. Il y a des millénaires déjà les grands oiseaux de la terre étaient effrayés par les surgissements abrupts de ces formes.

Il n'y a ni ruines ni reliques dont on puisse rendre compte. Nulle histoire que l'on puisse évoquer. Visage de ce qui a toujours été. La Nature se sourit dans le miroir de l'éternité.

Très loin, là-bas, les phoques se chauffent sur les rochers, se tortillant comme de gros vers bruns. Et, dominant le grondement des vagues sur les brisants, on peut entendre leurs aboiements rauques à des kilomètres.

Y a-t-il eu jadis deux lunes ? Pourquoi pas ? Il y a des montagnes qui ont perdu leur couronne, des cours d'eau qui bouillonnent sous les neiges. Ici ou là la terre gronde, pour raser une cité, ou pour mettre à nu un nouveau filon d'or.

La nuit, la grand-route est cloutée d'yeux rouges.

Mais qui peut rivaliser avec un faune bondissant sur le vide ? Quand le temps est en suspens, quand rien ne bruit et que le mystérieux silence descend, enveloppe tout, dit tout.

Chasseur, pose ton fusil ! Ce n'est pas le meurtre qui t'accuse, mais le silence, le vide. Tu blasphèmes.

Je vois celui qui a rêvé tout cela en chevauchant sous les étoiles. En silence, il pénètre dans la forêt. Chaque rameau, chaque feuille

BIG SUR ET LES ORANGES DE JÉRÔME BOSCH

tombée, un monde au-delà de toute connaissance. À travers les lambeaux du feuillage, les éclats de lumière éparpillent des fantasmagories de roches ; d'énormes pierres émergent, vestiges de géants disparus.

« Mon cheval ! Mon pays ! Mon royaume ! » Babillage d'imbéciles.

Allant avec la nuit, cheval et cavalier aspirent de profondes senteurs de pin, de camphre, d'eucalyptus.

Ne devait-il pas en être toujours ainsi ?

Bonté, douceur, paix et miséricorde. Ni commencement ni fin. Le cercle. Le cercle de l'éternité.

Et sans cesse la mer se retire. La lune traîne. Une terre nouvelle à l'ouest, de nouvelles silhouettes de terre. Rêveurs, maudits, précurseurs. S'avancant vers l'autre monde d'il y a très longtemps et de là-bas, le monde d'hier et de demain. Le monde au cœur du monde.

De quel royaume de lumière fûmes-nous les ombres, nous qui obscurissons la semence de la terre ?

PREMIÈRE PARTIE
LES ORANGES DU *JARDIN DES DÉLICES*

La petite communauté de la famille du fabuleux *uitlander* Jaime de Angulo a fait souche, et compte aujourd'hui une douzaine de feux. Partington Ridge approche maintenant de son point de saturation, étant donné les conditions de vie dans cette partie du monde. La seule différence entre le Big Sur que j'ai connu il y a onze ans et celui d'aujourd'hui est l'accroissement prodigieux du nombre d'enfants. Les mères semblent ici aussi fécondes que le sol. La petite école rurale, située non loin du parc d'État, a presque atteint son plein effectif. C'est cette sorte d'école qui, malheureusement pour nos enfants, est en voie de prompt disparition de la scène américaine.

Qui sait ce qui arrivera d'ici dix ans ? Qu'on découvre, dans les parages, de l'uranium ou quelque autre minéral de première nécessité pour la course aux armements, et Big Sur ne sera plus qu'une légende.

Aujourd'hui, Big Sur n'est déjà plus un avant-poste. Le nombre de touristes et de visiteurs augmente d'année en année. Le seul *Guide de Big Sur* d'Emil White nous amène des essaims de touristes jusqu'à notre porte. Ce qui a commencé avec une modestie virginale menace de finir en vraie mine d'or. Les premiers à venir s'établir ici s'éteignent tout doucement. Que leurs

immenses domaines se morcellent en petites propriétés, et Big Sur deviendra rapidement une banlieue de Monterey, avec services d'autobus, stations d'essence, kermesses, chaînes de grands magasins et l'insipide agitation qui rend si odieuse la banlieue américaine.

Ce sont là des vues pessimistes. Peut-être échapperons-nous aux horreurs habituelles qui accompagnent la marée du progrès. Peut-être le jardin des délices nous sera-t-il épargné !

J'aime à me rappeler les premiers temps de mon séjour à Partington Ridge, alors qu'il n'y avait ni électricité, ni réservoirs à gaz, ni frigidaires et où on ne recevait le courrier que trois fois par semaine. À cette époque, et même plus tard quand je revins au Ridge, je m'arrangeais pour venir sans voiture. J'avais une petite charrette, comme en ont les gosses pour s'amuser, qu'Emil White m'avait fabriquée. Je m'y attelais, comme un vieux bouc, et je remontais patiemment le courrier et l'épicerie jusqu'en haut de la côte, ce qui représentait une belle grimpe passablement raide de deux kilomètres et demi. Quand j'arrivais au tournant, près de l'allée Roosevelt, j'enlevais tout à l'exception de mon slip. Pourquoi se gêner ?

Les visiteurs à cette époque étaient surtout des jeunes gens qui venaient d'être mobilisés ou qui venaient juste de finir leur temps. (Il en va encore de même maintenant, bien que la guerre soit terminée depuis 45.) La plupart de ces garçons étaient des artistes ou soi-disant artistes. Quelques-uns restaient, et la façon dont ils subsistaient était un mystère ; d'autres revenaient plus tard pour s'attaquer sérieusement à l'aventure. Ils étaient tous animés du désir d'échapper aux horreurs du présent et acceptaient de vivre comme des parias, pourvu qu'on leur fiche la paix. De drôles de pistolets, quand j'y pense ! Judson Crews de Waco, Texas, l'un des premiers à s'y mettre, faisait penser – à cause de sa barbe hirsute et de ses façons de s'exprimer – à un

prophète moderne. Il se nourrissait presque exclusivement de beurre de cacahuète et de feuilles de moutarde des champs ; il ne buvait pas et ne fumait jamais. Norman Mini, qui avait déjà derrière lui une carrière insolite – il avait débuté comme Poe en démissionnant de West Point – et resta (avec femme et enfant) assez longtemps pour y terminer un premier roman – le meilleur premier roman que j’aie jamais lu, et qui n’a pas encore été publié. Bien que pauvre comme Job, Norman avait ceci de « différent » qu’il avait dans sa cave les vins (du cru aussi bien qu’étrangers) les plus fins que l’on puisse souhaiter. Et puis, il y avait Walker Winslow, qui travaillait à *If a Man Be Mad* qui est devenu un best-seller. Walker écrivait à toute vitesse, et apparemment sans interruption, dans une petite cabane au bord de la route qu’Emil White avait construite pour loger le flot incessant de vagabonds qui lui tombaient dessus pour une journée, une semaine, un mois ou un an.

En tout, presque une centaine de peintres, écrivains, danseurs, sculpteurs et musiciens sont venus et repartis depuis que je suis arrivé dans le pays. Une douzaine au moins étaient doués d’un authentique talent et laisseront peut-être leur marque sur le monde. Celui qui possédait un indiscutable génie et le plus spectaculaire de tous, à part Varda qui appartient à une période plus ancienne, était Gerhart Münch de Dresde. On ne peut ranger Gerhart dans aucune catégorie. Comme pianiste, il est phénoménal, unique. Il est aussi compositeur, et de surcroît fin lettré et érudit jusqu’au bout des ongles. S’il n’avait rien fait d’autre que de nous interpréter Scriabine – et il fit infiniment plus, le tout en pure perte –, il aurait droit à la reconnaissance éternelle de tous les habitants de Big Sur.

À propos des artistes, il est curieux de constater que bien peu soient restés longtemps ici. Est-ce qu’il manque quelque chose ?

À moins qu'il n'y ait quelque chose en trop... trop de soleil, trop de brouillard, trop de paix et de bonheur ?

Presque tous les phalanstères naissent du besoin qu'éprouve l'artiste parvenu à sa maturité, de rompre avec son entourage. Le site choisi est généralement un lieu idéal, particulièrement pour celui qui a passé les meilleures années de sa vie dans des taudis et des quartiers infects. Les faux artistes, pour lesquels le site et l'atmosphère ont une extrême importance, s'arrangent toujours pour changer ces havres de paix en de joyeuses et turbulentes colonies. Est-ce là ce qui attend Big Sur ? Il y a heureusement certains éléments qui le préservent.

Je suis convaincu que l'artiste qui n'est pas encore mûr trouve rarement un enrichissement dans un site et une compagnie idylliques. Ce dont il semble avoir besoin, encore que je sois le dernier à le préconiser, c'est d'une expérience de la vie plus immédiate, plus amère en quelque sorte. En d'autres termes, il a besoin de plus de luttes, plus de privations, plus d'angoisses, plus de déboires. Ces stimulants, il ne peut pas toujours espérer les trouver ici, à Big Sur. Ici, à moins qu'il ne soit sur ses gardes, à moins qu'il ne soit prêt à lutter avec des fantômes aussi bien qu'avec les dures réalités, il risque de s'endormir mentalement et spirituellement. Si une colonie d'artistes s'établit ici, elle subira le sort de toutes les autres. Les artistes ne s'enrichissent jamais en colonie. Les fourmis, oui. Ce dont a besoin l'artiste en plein essor, c'est du privilège de se colleter avec ses problèmes dans la solitude et d'un morceau de viande rouge de temps en temps.

Le grand problème pour l'homme qui s'efforce de vivre à l'écart, c'est le visiteur désœuvré. On ne peut jamais affirmer s'il est un bienfait ou une malédiction. Malgré toute l'expérience que ces quelques dernières années m'ont donnée, je suis toujours aussi désarmé contre l'intrusion, contre l'invasion en règle de cette espèce fouineuse et indélicate, *Homo fatuoso*, douée de

la regrettable faculté de vous tomber dessus à l'improviste et toujours au mauvais moment. Il ne servirait à rien de chercher une retraite plus difficile d'accès. L'admirateur qui a envie de vous voir, qui est *résolu* à vous rencontrer, serait-ce seulement pour vous serrer la main, n'hésitera pas à escalader l'Himalaya pour arriver à ses fins.

En Amérique, je m'en suis rendu compte depuis longtemps, on vit perpétuellement sous la menace de ce genre d'intrusions. C'est cela qu'on attend de vous ; on vous tient pour un phénomène et vous devez vous comporter comme tel. Il n'y a qu'en Europe que les écrivains peuvent vivre derrière les grilles de leur jardin, et fermer leur porte à clé.

En plus de tous les autres problèmes avec lesquels il doit se débattre, l'artiste livre un perpétuel combat pour sa liberté. Je veux dire trouver un moyen d'échapper à l'absurde routine qui menace de briser tous ses ressorts. Plus que tout autre mortel, il a besoin d'un entourage harmonieux. En tant qu'écrivain ou peintre, il peut travailler n'importe où. L'ennui, c'est que là où la vie est bon marché, la nature accueillante, c'est précisément là qu'il a le moins de chances de pouvoir se procurer ce petit minimum nécessaire pour que le corps et l'âme tiennent ensemble. Un homme de talent doit vivre en marge, ou créer en marge de sa vie. Le choix est difficile !

S'il a le bonheur de trouver le coin idéal, ou la communauté idéale, il n'en découle pas nécessairement que son œuvre y puisera les encouragements dont elle a désespérément besoin. Au contraire, il s'apercevra probablement que personne ne s'intéresse à ce qu'il fait. On le tiendra généralement pour quelque chose d'étrange, ou de différent. Et c'est précisément ce qu'il *sera*, puisque ce qui le fait palpiter est ce mystérieux élément « X » dont ses semblables paraissent si bien pouvoir se passer. Il est presque sûr que ses voisins trouveront ses façons de manger,

de parler, de s'habiller, excentriques. Ce qui sera plus que suffisant pour qu'on le trouve ridicule, qu'on le méprise et qu'on le tienne à l'écart. Si, en prenant un petit travail modeste, il prouve qu'il est aussi capable que n'importe qui, sa situation peut s'en trouver quelque peu améliorée. Mais pas pour longtemps. Prouver qu'il est « aussi capable que n'importe qui » ne signifie rien pour l'artiste. C'est parce qu'il est artiste qu'il est différent, et avec un peu de chance il amènera peut-être ses semblables à comprendre son art en leur faisant admettre qu'il est différent. Tôt ou tard, d'une manière ou d'une autre, il finira par irriter ses voisins. Contrairement à la majorité des gens, il oubliera tous ses soucis quand il en éprouvera le besoin impérieux. En outre, s'il *est* réellement un artiste, il sera obligé de faire des sacrifices que les gens trouveront absurdes ou inutiles. S'il suit la lumière intérieure, c'est inévitablement pour la pauvreté qu'il optera. Et s'il a en lui l'étoffe d'un grand artiste, il pourra renoncer à tout, même à son art. Ceci, pour le citoyen moyen, et surtout pour le bon citoyen, est absurde et impensable. C'est ainsi que l'on peut entendre, ici ou là, de respectables membres de la société déclarer en parlant d'un homme de génie : « Méfiez-vous de ce type, il prépare un mauvais coup ! »

Le monde étant ce qu'il est, je déclare en toute candeur que tout homme qui peut travailler de ses deux mains, tout homme qui désire faire un travail honnête pour un salaire honnête, ferait mieux d'abandonner son art et de se contenter de mener une petite vie paisible et sans histoires. Car, c'est peut-être la plus haute sagesse de choisir de n'être rien dans un relatif paradis comme celui-ci plutôt que de vouloir être une célébrité dans un monde qui a perdu tout sens des valeurs. Mais c'est là un problème qu'on ne peut pas résoudre avant de l'avoir posé.

Il y a un jeune homme dans cette communauté qui semble avoir adopté cette sagesse : c'est un homme indépendant, d'une

intelligence pénétrante, de bonne éducation, sensible, doué d'un bon caractère, et non seulement habile de ses mains, mais aussi d'une grande richesse de cœur et d'esprit. Et il semble avoir choisi de ne rien faire d'autre que d'élever une famille, de lui procurer tout ce qu'il peut, et de jouir de la vie au jour le jour. Il s'attaque à tout ce qui peut s'accomplir sans l'aide de personne, bâtir une maison, faire venir une récolte, produire du vin, etc. Entre-temps, il chasse ou il pêche, ou bien, simplement, il se promène dans la jungle pour communier avec la nature. Aux yeux du citoyen moyen, il n'est rien de plus qu'un autre citoyen moyen, à part le fait qu'il est en meilleure condition physique que la plupart, jouit d'une meilleure santé, n'a pas de vices et aucune trace des habituelles névroses. Il possède une excellente bibliothèque et il s'y trouve chez lui ; il aime la bonne musique et en écoute souvent. Il peut se défendre dans n'importe quel sport, il peut se mesurer avec les plus forts pour les gros travaux, et il est en général ce que l'on pourrait appeler « un chic type », c'est-à-dire un homme qui sait vivre avec ses semblables, un homme à l'aise dans le monde. Mais ce qu'il sait faire aussi, et cela, le citoyen moyen ne sait ou ne veut pas le faire, c'est apprécier la solitude, vivre simplement, ignorer l'avidité, et partager ce qu'il a quand on le lui demande. Je ne veux pas le nommer car ce serait peut-être lui rendre un mauvais service. Qu'il demeure anonyme, ce maître de la vie anonyme, et qu'il reste le simple et magnifique exemple qu'il est pour ceux qui le connaissent.

Quand j'étais à Vienne (France) il y a deux ans, j'ai eu le privilège de faire la connaissance de Fernand Rude, le sous-préfet de Vienne, qui possède une remarquable collection de littérature utopique. En partant, il m'offrit un exemplaire de son livre,

*Voyage en Icarie*¹, qui est le récit des aventures de deux ouvriers de Vienne qui partirent en Amérique il y a juste un siècle pour se joindre à la colonie expérimentale d'Étienne Cabet à Nauvoo, Illinois. La description qu'il fait de la vie américaine, non seulement à Nauvoo mais dans les villes qu'ils traversèrent – ils débarquèrent à La Nouvelle-Orléans et repartirent par New York –, vaut à elle seule la lecture du livre, et nous montre à quel point notre mode de vie américain a peu changé dans ses caractéristiques essentielles. Certes, Whitman nous donnait à peu près vers la même époque (dans ses œuvres en prose) une peinture semblable de la vulgarité, de la violence et de la corruption qui régnaient à tous les étages de la société. Un fait s'en dégage cependant : le besoin inné qu'a l'Américain d'expérimenter les théories les plus insensées en matières sociale, économique, religieuse et même sexuelle. Là où le sexe et la religion étaient prédominants, les résultats les plus surprenants ont été obtenus. La communauté Oneida (New York), par exemple, restera une expérience aussi mémorable que celle de Robert Owen à New Harmony (Indiana). Quant aux Mormons, rien de comparable n'a jamais été tenté sur ce continent, et ne le sera probablement jamais.

Dans toutes ces aventures idéalistes, en particulier celles qui ont eu pour origine des communautés religieuses, les participants semblaient doués d'un sens aigu de la réalité, d'une sagesse pratique, qui n'entraient jamais en conflit (ce qui n'est pas le cas pour la majorité des chrétiens) avec leurs vues religieuses. C'étaient des citoyens honnêtes, respectueux des lois, laborieux, efficaces, indépendants, des individus intègres, énergiques, quelque peu rongés (selon nos conceptions actuelles) par une sobriété et une austérité puritaines, mais à qui la foi, le courage

1. Le titre est emprunté à celui du livre d'Étienne Cabet, où celui-ci décrit son utopie.

et l'indépendance ne faisaient jamais défaut. Leur influence sur la pensée et le comportement des Américains fut prépondérante.

Depuis que je vis ici, à Big Sur, j'ai pris de plus en plus conscience de cette passion pour les expériences de toutes sortes qu'ont les Américains. Aujourd'hui, ce ne sont pas les communautés ou les groupes qui cherchent à mener « une vie vraie », mais des individus isolés. La majorité de ceux-ci, du moins d'après ce que j'ai pu observer, sont des hommes jeunes qui ont déjà eu des activités professionnelles, qui ont déjà été mariés et ont divorcé, qui ont servi dans l'armée et ont déjà roulé leur bosse, comme on dit. Profondément déçue, cette nouvelle génération d'expérimentateurs tourne résolument le dos à tout ce qu'elle tenait pour vrai et viable, et fait de vaillants efforts pour repartir d'un nouveau pied. Repartir d'un nouveau pied, pour eux, signifie mener une vie vagabonde, entreprendre n'importe quoi, se libérer de toute attache, réduire ses besoins et ses désirs, et à l'occasion – sagesse née du désespoir – mener une vie d'artiste. Pas le type d'artiste qui nous est familier toutefois. Un artiste, plutôt, qui ne s'intéresserait qu'à l'acte créateur, un artiste indifférent au succès, à la gloire et à l'argent. Un artiste, en somme, qui se réconcilie dès le départ avec le fait que plus grande est sa valeur, moins il a de chances d'être reconnu pour ce qu'il vaut. Ces jeunes hommes, qui ont en général autour de la trentaine, rôdent aujourd'hui parmi nous comme les messagers anonymes d'une autre planète. Par la force de leur exemple, par la vertu de leur non-conformisme absolu et, oserai-je dire, par leur « non-violence », ils font preuve d'une vigueur et d'un dynamisme plus convaincants que les rodomontades et le verbalisme de nombre d'artistes consacrés.

Il est à noter que ces individus ne se soucient pas de saper un système vicieux, mais de mener une vie... en marge de la société. Il n'est que très naturel de les voir graviter autour de lieux tels